

terre

Trimestriel
Été 2013
n° 141

Belgique- Belgique
P.P
Liège X
9/90

Entreprendre autrement au Nord et au Sud



La création artistique, une démarche de résistance



Théâtre
de sensibilisation :
regards croisés
en Afrique de l'Ouest
(P. 4)



ViVaces : qui résiste
longtemps à ce qui peut
compromettre la santé
ou la vie
(P. 12)

terre

Coordination :
Geneviève Godard

Secrétariat de rédaction :
Anne-Sophie Reynders

Comité de rédaction :
Cinzia Carta, Daniel D'Ambrosio,
Raphaël Ernst, Geneviève Godard,
Marie Octave, Claudia Marongiu,
Benoît Naveau, Anne-Sophie Reynders,
Salvatore Vetro

Ont collaboré à ce numéro :
Godefroid Bodeüs, José Constant,
Jean-Marie Gresse, Isabelle Heine,
Dieudonné Kaboré, Véronique Lamarre-
Tremblay, Constant Piscard,
Mathieu Riendeau, William Wauters,
Fulgence Yameogo

Illustration de couverture :

C1 : Créahm
C4 : Kontra Gapi

Graphisme : www.davidcauwe.be

Impression :
Imprimé à 5.500 exemplaires
sur papier 25% labellisé FSC et
75% recyclé.

Terre est une publication du Groupe
Terre. Des auteurs d'horizons divers
s'expriment sur des thèmes liés à
l'économie sociale et solidaire. Les
articles n'engagent que leurs auteurs.

Toute reproduction, même partielle,
des textes et illustrations parus dans
le journal Terre est encouragée mais
soumise à l'autorisation préalable de
l'éditeur et/ou des ayants droit au
copyright.

Rédaction :
rue de Milmort, 690 – 4040 Herstal
T : +32 (0)4 240 58 58
F : +32 (0)4 240 58 79
E : info@terre.be
W : www.groupeterre.be
FB: www.facebook.com/GroupeTerre

N° de compte :
IBAN - BE53 0962 2418 9653



Cette publication est soutenue par :



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

UNION EUROPÉENNE
LA COOPÉRATION
RÉGIONALE AU DÉVELOPPEMENT



3 ÉDITO

4 DOSSIER : La création artistique, une démarche de résistance

**Théâtre de sensibilisation :
regards croisés en Afrique
de l'Ouest**

6 Avanti, créer pour (ré) exister... quand l'art est outil d'insertion

Paroles de stagiaires



8 Au cœur du Créahm

12 ViVaces : qui résiste longtemps à ce qui peut compromettre la santé ou la vie

15 LES RECETTES DE L'ÉCONOMIE SOCIALE ET SOLIDAIRE

La force du travail en réseau



17 TERRE LIBRE Sud Terre découvre le quinoa en 1969... non pas sur la lune, mais en Bolivie

19 TERRE LIBRE Nord Lorsque vous vous débarrassez de vos textiles, connaissez-vous leur destination ?

19 BRÈVES

Édito

Oyez, oyez, bonnes gens... Damoiselles et damoiseaux prenez place, le spectacle va débiter ! Troubadours et saltimbanques vont vous conter leur fabuleuse épopée. L'histoire que nous vous présentons, dans ce journal Terre 141, c'est celle de résistants. De femmes et d'hommes qui refusent, contestent, se battent, se révoltent... Ils se battent pour un monde plus juste, plus humain, solidaire. Mais les armes qu'ils brandissent ne ressemblent pas à des bombes ou à des mitraillettes. Ils créent, ils jouent, ils transforment, ils partagent, ils donnent la parole, ils offrent des émotions au public.

Les héros de notre dossier sont les artistes qui, par leur travail de création, inventent et construisent ce monde plus juste dont nous rêvons. Nous découvrirons d'abord trois associations africaines qui utilisent le théâtre pour sensibiliser le public à des sujets aussi divers et essentiels que la condition des femmes ou l'agroécologie. Nous partirons ensuite à la rencontre d'Avanti : à travers des ateliers créatifs, les stagiaires de cet OISP se redécouvrent et

La beauté est une manière de résister au monde, de tenir devant lui et d'opposer à sa fureur une patience active.

Christian Bobin,
Autoportrait au radiateur

redonnent du sens à leur vie. C'est au Créahm que nous ferons l'escale suivante. La création artistique y est non seulement un moyen d'expression, mais également un outil d'intégration des personnes handicapées. Enfin, la coopérative québécoise les ViVaces nous invitera à réfléchir aux liens entre le travail de l'entrepreneur et celui de l'artiste. Par ces quelques exemples, c'est bien ce lien entre artistes et entrepreneurs sociaux que nous voulons mettre en lumière. Leur démarche nous semble animée d'une même intention, celle que Michel Berger mettait ainsi en musique : « Résiste. Prouve que tu existes. Cherche ton bonheur partout, va, refuse ce monde égoïste. Résiste. Suis ton cœur qui insiste. Ce monde n'est pas le tien, viens. Bats-toi, signe et persiste. Résiste » |

Geneviève Godard

La création artistique, une démarche de résistance

Théâtre de sensibilisation : regards croisés en Afrique de l'Ouest

Alliant culture populaire et éducation, le théâtre est devenu en Afrique de l'Ouest le principal vecteur de sensibilisation des populations. Analyse du phénomène avec Mamadou Ly de l'ASDES (Sénégal), Fulgence Yameogo du Baobab (Burkina Faso) et Dieudonné Kaboré d'ASMADE (Burkina Faso).

Pourquoi avoir choisi le théâtre comme outil de sensibilisation ?

Quels en sont les avantages par rapport à un autre outil ?

Fulgence : Le théâtre a l'avantage d'être interactif. Le message se base sur le vécu quotidien des populations et les informations sont véhiculées dans un climat détendu, parfois humoristique. Les mauvais comportements sont fustigés sans interpeler ou citer nommément qui que ce soit. Cela permet de transmettre de vrais enseignements de manière ludique. Le théâtre permet aussi d'adapter le contenu à un public précis et de toucher un grand nombre de personnes.

Dieudonné : Contrairement aux autres médias (télévision, radio, journaux), le théâtre est accessible à tous : il permet un contact direct avec la population, d'échanger et partager ses opinions. Outils de proximité, les pièces de théâtre que nous créons ne se jouent pas en salle mais dans les milieux associatifs, les écoles, les marchés, ce qui permet une grande

mobilisation : en moyenne deux cent personnes à chaque représentation.

Pourriez-vous donner un exemple d'usage d'une pièce de théâtre en sensibilisation ? Quel thème était abordé ? Comment l'avez-vous traité ? Quel fut la réaction du public ?

Mamadou : Toutes nos manifestations de masse sont précédées de sketches retraçant le thème abordé. Il s'agit surtout de pièces sur l'assainissement et la protection de l'environnement. Partout, les prestations ont suscité un grand engouement. Les spectateurs sont fréquemment conviés sur scène pour donner leur compréhension du phénomène.

Fulgence : Pour traiter la question de l'agroécologie, nous avons mis en scène deux producteurs, un pratiquant l'agriculture conventionnelle et l'autre utilisant les techniques agroécologiques. À l'issue de la pièce, on instaure un débat autour de ces deux pratiques. Les partisans de l'agricul-

ture conventionnelle argumentent et ceux de l'agroécologie donnent leurs raisons. Après les représentations, il n'est pas rare que des pratiquants de l'agriculture conventionnelle demandent à être formés aux techniques agroécologiques.

Dieudonné : La pièce « Je n'arrête pas de courir » valorise le travail des femmes et montre comment la gent masculine voit l'activité menée par leurs épouses. Durant les représentations, les réactions du public sont diverses. Les hommes et les femmes se reconnaissent. Pour beaucoup, il est nécessaire d'encourager les femmes à mener des activités génératrices de ressources financières. Certains hommes continuent à penser que donner cette liberté aux femmes mène à la dépravation.

Diriez-vous que le théâtre de sensibilisation est un outil facile à mettre en place ?

Mamadou : C'est un outil de sensibilisation fondamental et indispen-





sable surtout en direction des populations analphabètes. Le théâtre de rue nécessite peu de moyens et est adapté à nos faibles ressources financières.

Fulgence : C'est un outil facile à mettre en place. Il faut simplement connaître son sujet avant de le traiter car l'argumentaire doit être convaincant. Autrement, le théâtre peut produire l'effet contraire. Le théâtre-action que nous pratiquons n'a pas toujours besoin de comédiens « professionnels ». Au contraire il cherche à faire des spectateurs de véritables acteurs pour leur propre changement.

Dieudonné : Dans sa démarche, le théâtre-action permet l'écoute, l'analyse et la création collective. Il permet de renforcer la prise de parole libre et donc de tendre vers la démocratie. Les sujets abordés dans nos pièces sont, entre autres, la santé, l'éducation, le chômage, les violences, les droits... Suite aux débats après les représentations, le théâtre peut renforcer la vie communautaire.



Quelles sont les difficultés rencontrées dans le théâtre de sensibilisation ?

Mamadou : À notre niveau, les principales difficultés sont liées à la professionnalisation de la troupe, constituée principalement de jeunes chômeurs en recherche d'emploi. La solution est d'abord de recruter un chargé des activités culturelles, de définir une politique et une vision d'un théâtre au service du développement et de faire des représentations nationales et internationales (tournées) payantes afin de rentabiliser l'activité.

Fulgence : Les difficultés se situent au niveau de l'adaptation des contenus, la recherche d'informations liées au thème, l'animation des débats, la disponibilité des communautés...

Le théâtre peut-il renforcer la démocratie et la vie communautaire ?

Mamadou : Le théâtre de sensibilisation est un vecteur de changement de comportement dans les pays à faible taux d'alphabétisation. Il est le meilleur moyen d'asseoir une conscience citoyenne responsable où tous les segments de la société sont interpellés, chacun en ce qui le concerne et selon le rôle qui lui est dévolu. Ainsi la communauté comprend mieux les interrelations entre tous les acteurs et cela contribue à asseoir un dialogue citoyen, une compréhension des enjeux de développement et aboutit à une participation démocratique aux affaires de la « cité ».

Fulgence : Pour notre part, nous insistons sur les droits et devoirs du citoyen. Nous mettons en exergue les dérives des gouvernants et faisons comprendre aux citoyens la nécessité de participer en se basant sur des exemples locaux. |

Propos recueillis par Benoît Naveau

Avanti, créer pour (ré)exister... quand l'art est outil d'insertion

Rencontre avec Isabelle Heine,
directrice de l'asbl Avanti

Quand Terre a proposé à Avanti d'utiliser quelques-unes de ses bulles à vêtements comme outil d'expression artistique, la réponse a été enthousiaste. Le projet a suscité une belle rencontre entre nos associations, toutes deux actives dans la région de Charleroi. Et le résultat était à la hauteur... d'un point de vue artistique, mais aussi en termes d'insertion puisque l'un des stagiaires d'Avanti est ensuite venu réaliser un stage professionnel au centre de tri de vêtements.

Avanti est un organisme d'insertion professionnelle (O.I.S.P.). Notre but est de permettre à des personnes « cabossées par la vie » que ce soit après une déprime, un emprisonnement, un parcours difficile... de poser leurs valises, le temps de chercher du sens à leur vie.

Nous travaillons d'une part avec les détenus de la prison de Jamioux à qui nous proposons un programme

de formation dans le secteur du bâtiment ainsi que des ateliers d'expression (théâtre, musique, écriture, groupe de parole...) et d'autre part avec des stagiaires en insertion socioprofessionnelle à Marchienne-au-Pont.

Nous organisons des ateliers artistiques en utilisant la pédagogie du projet : dernièrement, nous avons customisé des bulles à vêtements Terre, construit des hôtels à insectes et

Créer, c'est trouver des solutions... cela permet d'imaginer qu'autre chose est possible.



nous entamons l'aménagement d'une roulotte en logement d'urgence pour des personnes « sans-abris ».

Au-delà du projet en tant que tel, tous les moments de vie collective sont utiles et importants pour redonner du bien-être et du lien social aux personnes : manger ensemble, s'occuper du potager...

Nous permettons aux stagiaires de découvrir et exploiter leurs compétences personnelles et professionnelles à travers des ateliers créatifs : le travail du bois (menuiserie, sculpture, artisanat), le travail du métal (forge, soudure, artisanat) ainsi que des ateliers d'expression graphique, d'écriture, de musique ou de théâtre. L'art est vraiment intéressant dans une démarche d'insertion car il permet d'imaginer qu'autre chose est possible et que le futur peut être différent du passé. Créer, c'est trouver des solutions.

Une fois qu'on expérimente le processus de création, parfois douloureux, on peut transposer cette créativité dans sa propre vie. La création permet de prendre confiance en soi et de développer des réussites collectives et/ou individuelles. Les créations peuvent apporter de la reconnaissance, de la visibilité, des preuves de mon existence, bref un sentiment d'exister pour soi et pour les autres. ■

Propos recueillis par Geneviève Godard

PAROLES DE STAGIAIRES

Qu'est-ce que je ressens lorsque je participe à une activité artistique ?

Une sensation de bien-être quand on touche la matière avec les mains – c'est un plaisir de travailler la matière.

L'importance d'avoir réussi quelque chose de beau.

Une certaine fierté et une satisfaction personnelle.

La curiosité de faire quelque chose de nouveau mais aussi du stress et de l'ennui quand le résultat n'est pas là... du premier coup.

Quand on crée, on est satisfait car c'est NOUS qui créons une pièce unique et artisanale.

Créer, c'est se reconnaître soi-même.

On peut voir à travers l'art, les émotions, les sentiments du créateur.

Qu'est-ce que je cherche à exprimer par mes créations ?

L'amitié, la solidarité.

Certaines émotions : tristesse, gaieté, colère.

Certaines des gravures exprimaient de l'angoisse.

Ce qui est utile, beau, créatif.

Ça dépend si ce sont des projets collectifs ou individuels. Par exemple, nous avons construit des tables de philosophie dont les formes et la déco sont en relation avec l'échange, la réflexion, le questionnement sur des questions de la vie :

journaux de plusieurs pays, plusieurs langues, mots suscitant la réflexion...



Au cœur du Créahm

Daniel D'Ambrosio,
chargé d'éducation permanente au sein du Groupe Terre

Depuis plus de trente ans, le Créahm (Créativité et Handicap Mental) utilise la création artistique comme moyen d'intégration et d'émancipation de la personne handicapée mentale. Pour cela, un plan d'action : faire en sorte que les créations soient visibles par le plus grand nombre !



favorisait l'intégration des personnes handicapées et la reconnaissance de leurs talents artistiques. Pour que cette reconnaissance soit réelle, il était indispensable d'ouvrir de véritables espaces de création pour ces personnes et de mettre à leur disposition un matériel et un accompagnement professionnels.

Un centre de jour

Le Créahm est né en 1979 à l'initiative d'un peintre, Luc Boulangé. Il s'était rendu compte que beaucoup de personnes handicapées mentales disposaient de capacités artistiques. En développant ces capacités d'une part, et en montrant leurs créations d'autre part, il

Plus de trente ans après leur naissance, non seulement ces dispositifs existent toujours, mais ils se portent bien ! En tant que « Service d'Accueil en Journée pour Adultes » (S.A.J.A), le Créahm accueille quotidiennement seize personnes handicapées mentales dans ses ate-



liens de création, qu'il s'agisse des ateliers d'arts plastiques (peinture, gravure, sculpture...) ou de la scène (danse, théâtre, musique et cirque). Ces ateliers sont encadrés par des animateurs, eux-mêmes des professionnels dans leur domaine de prédilection. Leur rôle est d'accompagner les artistes dans leurs choix et de leur apprendre les techniques en lien avec les différentes matières. C'est également dans ces ateliers que naissent les créations qui sont régulièrement montrées au public.

Être reconnu par le grand public

Au Créahm, cette démarche d'ouverture est une nécessité. L'objectif

artistique ne peut être atteint que lorsque les créations sont montrées au grand public. Sorties de leur atelier, ces œuvres prennent alors tout leur sens, permettant à l'artiste d'être reconnu comme tel. Dans ce cadre, le Créahm met sur pied différents rendez-vous résolument tournés vers le grand public. « Les mercredis de l'impro » restent un moment fort apprécié des artistes du Créahm. Un mercredi par mois, en soirée, la scène leur est ouverte. Ils proposent au public une série d'improvisations dans le domaine de la danse, du théâtre, de la musique ou encore du cirque. En fonction du thème choisi, les spectateurs peuvent même être invités à monter sur scène, favorisant







ainsi la rencontre entre le public et les artistes. Autre rendez-vous mensuel, « les lundis au quai » sont destinés aux publics des institutions spécialisées pour personnes handicapées mentales adultes et des services d'actions sociales. « Les matinées du Créahm », quant à elles, proposent un programme annuel de spectacles et de visites destiné principalement au public scolaire et associatif. Une fois encore, l'objectif est de faire découvrir les œuvres réalisées et de favoriser la rencontre entre les artistes, les animateurs et le public. Enfin, « Les rencontres internationales du Créahm » constituent un moment fort dans la vie de l'association. Cette biennale permet véritablement aux artistes de donner une autre dimension à leur travail. La dernière édition s'est déroulée en février dernier à Liège, au Manège de la Caserne Fonck et a vu la participation de compagnies issues de Hongrie, du Portugal, de France et du Québec. Indéniablement, l'organisation de ces

événements permet au Créahm de diffuser les créations de ses artistes et de favoriser leur visibilité et leur reconnaissance. Cependant, ce travail de diffusion ne s'arrête pas là. Le Créahm recherche toujours des organisateurs, des centres culturels par exemple, prêts à programmer ses spectacles ou à exposer les œuvres de ses artistes. Chaque fois que des personnes handicapées mentales ont la possibilité de partager avec le public les fruits de leur travail, ce n'est pas seulement une mise à l'honneur de leurs talents artistiques, mais également des stéréotypes qui tombent. |

i **Créahm Région Wallonne a.s.b.l**

Quai Saint-Léonard, 6
4000 Liège - Belgique
Tél. : +32(0)4/227.23.28
Tél. : +32(0)4/227.01.55
Fax : +32(0)4/227.75.12
info@creahm.be
cjcl@creahm.be
www.creahm.be

Quelques rendez-vous :

« Les mercredis de l'impro »

Les troisièmes mercredis du mois (sauf juillet et août)
20h – entrée libre

« TOUSavecEMOI »

Exposition des artistes du Créahm

> Quand ?

Du 26 avril 2013 au 31 août 2013

> Où ?

Atrium de l'Université
du Travail, Boulevard Roulier, 1,
6000 Charleroi

> Accès gratuit

> Heures d'ouverture :

du lundi au vendredi, de 8h à 16h

> Info : 071/64.10.61

ViVaces :

qui résiste longtemps à ce qui peut compromettre la santé ou la vie

Véronique Lamarre-Tremblay et Mathieu Riendeau,
co-fondateurs de la coopérative québécoise

Les vivaces sont des plantes tenaces et persistantes qui produisent plus d'effet si elles sont plantées en groupe.



Transformer les défis collectifs en opportunités d'apprentissage et de changement.

Coop Les ViVaces

Fondée en 2004 au Québec, la coopérative *Les ViVaces* est une entreprise d'économie sociale qui se compose aujourd'hui d'une quinzaine de membres. La mission que nous nous sommes donnée est de contribuer à transformer les défis collectifs en opportunités d'apprentissage et de changement.

Nous avons choisi le nom « ViVaces » premièrement car il fait référence tant à l'humain qu'à la nature et, deuxièmement, parce qu'il évoque les différents cycles de vie et processus de transformation, dont ceux relatifs au développement humain et social, aux modes de pensée et, surtout, ceux inhérents à tout processus créatif.

La démarche

Nous utilisons différents médiums artistiques avant tout comme des outils d'apprentissage, d'expérimentation, de conscientisation et de responsabilisation. Nous cherchons, en somme, à faire de l'art un outil pédagogique et un levier de transformation sociale. Nous valorisons la créativité avant tout en termes de processus duquel peuvent émerger des alternatives face

aux limites et aux impasses d'un mode de pensée, de faire et d'être.

Dans notre perspective, le processus créatif, en questionnant nos repères habituels, est une invitation à prendre des risques, à sortir du cadre et à innover. Nous croyons ainsi que la création permet de tisser la trame de fond de l'innovation sociale.

Le conte, le théâtre, les arts visuels et la marionnette sont les principales disciplines que nous mettons au service des processus participatifs et des exercices de prise de parole.

Le choix du modèle coopératif

Notre moteur commun est d'exprimer et de questionner nos visions du monde et les choix normalisés des modes de développement collectif. Habités par la nécessité d'explorer de manière créative et artistique des alternatives qui considèrent les dimensions écologiques, humaines et économiques du développement, la structure coopérative s'est clairement démarquée des autres possibilités.

Les différentes structures d'entreprises ont leur ADN propre qui comporte des possibilités, des défis, des enjeux. Le choix d'être une coopérative de solidarité basée sur la co-responsabilité et la co-création, c'est aborder de front les défis du travail en collaboration, en synergie. C'était définitivement la formule qui nous permettait d'explorer et de nommer ce que nous souhaitions aborder au cœur de notre mission.

La coopérative en pratique

Notre modèle se traduit au quotidien par des espaces décisionnels (CE, CA et AG) habités par les membres qui ont la volonté de s'impliquer, des espaces-temps pour faire circuler l'information et renforcer le sentiment d'appartenance au groupe, un fonctionnement « horizontal » basé sur une responsabilisation des besoins, des engagements, des attentes et des responsabilités, une sensibilité à l'inter-coopération.

Nos spécificités sont multiples :

- Le mode de travail et de prise de décision basé sur des modèles inspirés du consensus;
- La recherche constante d'un équilibre entre groupe de vie (gang d'amis) et groupe de tâches (« faut que ça opère »);
- L'engagement des membres dans des tâches bénévoles;
- L'engagement à la philosophie avant les projets;
- Le sentiment de force et de richesse collectives et humaines, « d'avoir une place dans cette famille » et de reconnaître la valeur de créer du lien social et d'apprendre de l'autre.

Réactions du public

La dimension coopérative étant intégrée à notre nomination, nous sommes autant reconnus pour le côté coopératif que pour le côté artistique. Nous avons été invités à quelques reprises pour parler de notre structure, par des gens du milieu coopératif et celui de l'économie sociale, mais aussi par le milieu entrepreneurial et celui des affaires.

Ceci étant dit, les réactions sont toujours très positives. Notre côté « clown intelligent » est souvent relevé comme une dimension de notre travail « qui fait du bien ».

La reconnaissance des politiques...

La Coop les ViVaces a gagné en 2011 le 1^{er} Prix de la relève en économie sociale et entrepreneuriat social « pour son enracinement dans la communauté et les retombées de ses actions dans le milieu montréalais, son impressionnant réseau de partenaires ainsi que son engagement quant aux valeurs et aux principes de l'économie sociale » (CRÉ de Montréal).

Ceci étant dit, à part un financement au démarrage dans le milieu de l'économie sociale, c'est uniquement par la force de notre entêtement que nous sommes encore là aujourd'hui. Notre



santé s'en trouve d'ailleurs souvent menacée. Comme des dizaines et des dizaines de nos collègues créatifs.

De notre point de vue, il est grand temps que l'État s'ouvre aux modèles hybrides de développement (très fonctionnels et performants d'ailleurs), car les modèles classiques (datant de l'après-guerre) ne répondent plus du tout aux besoins actuels. La complexité du système et sa lourdeur rendent cependant très difficile le changement, surtout que le principe de décroissance n'existe pas dans ce modèle. Croissance obligée en tout temps, c'est une direction impossible à soutenir.

Et des collègues

Nous sommes généralement perçus comme de courageuses et sympathiques « bibittes », c'est-à-dire comme une organisation qui, tant par sa structure organisationnelle que par sa démarche, ne correspond pas aux normes ou cadres de références habituels. Ainsi, les gens ont souvent du mal à nous définir (nous-mêmes parfois d'ailleurs) puisque notre mission est très large, que nous sommes multidisciplinaires et nous retrouvons dans une grande diversité de milieux, d'événements et de types d'activités. Nous sommes souvent perçus comme un étrange mélange entre des artistes et des intervenants sociaux et aussi comme un groupe, une « plate-bande » de ViVaces, qui s'étend toujours un peu plus, que l'on voit apparaître là où l'on ne s'y attendait pas!

Dans le milieu culturel, nous sommes souvent reconnus à la fois pour notre travail artistique et pour notre dimen-

La culture est un moteur de notre développement collectif et non une marchandise à consommer ou à rentabiliser.

sion entrepreneuriale. Nous sommes parfois d'ailleurs instrumentalisés pour faire la preuve que c'est possible de fonctionner autrement. C'est parfois une lame à double tranchant.

L'artiste, un entrepreneur ?

Les artistes et les entrepreneurs ont ce point commun de chercher à créer des relations avec leur environnement, leurs pairs, leurs partenaires. À donner et à recevoir. À proposer et à s'associer. À rêver, créer et à réinventer. Pour y arriver en 2013, la capacité à habiter les deux états est un atout fort nécessaire. L'artiste a besoin de l'entrepreneur et l'entrepreneur de l'artiste. Il est donc important de développer les deux volets.

Par contre, une des grandes différences entre eux est le rapport au temps et à la rentabilité. Les créations artistiques nécessitent beaucoup de temps et d'énergie avant d'être prêtes à être diffusées (ou vendues) auprès d'un public cible assez restreint et pour une durée de vie assez courte. Ainsi, d'un point de vue uniquement commercial, l'artiste-entrepreneur est constamment en recherche et développement, une branche d'activités qui, dans une entreprise traditionnelle, n'est possible que lorsque les assises financières sont assurées, lorsque le « core business » est solide et rentable. Pour l'artiste-entrepreneur, le « core business » EST la recherche et développement.

Toutefois, l'investissement nécessaire au soutien de l'artiste-entrepreneur est, comme de nombreuses études quantitatives le prouvent, un des plus rentables collectivement.

« En considérant le facteur multiplicateur d'emplois, les retombées économiques du secteur culturel se comparent avantageusement à celles des grappes industrielles les plus dynamiques de la métropole ainsi qu'à l'ensemble des secteurs d'activité économique »¹.

Enfin, selon nous, la culture et l'art devraient être reconnus comme des piliers essentiels du développement collectif.

L'art, par le processus qu'il implique, permet de se réinventer, d'exprimer et d'explorer de nouvelles possibilités et aussi de considérer et d'intégrer les différentes dimensions de l'existence (trop souvent morcelées dans notre mode de développement dominant). La culture, se référant plus largement au sens et à la vision guidant nos choix de société, est un moteur de notre développement collectif et non une marchandise à consommer ou à rentabiliser.

L'économie créative est aussi déjà le moteur des villes et des pays les plus innovants, prospères et inspirants. |

Propos recueillis par Anne-Sophie Reynders

1. *L'art de s'investir en culture*, Chambre de commerce de Montréal, 2011 (pp 4-5-6) http://www.cmm.qc.ca/documents/divers/guideInvestirCulture2011_fr.pdf.





Une entreprise solidaire, c'est possible ! Par ces exemples de pratiques du Nord et du Sud, découvrons régulièrement une recette pour construire une société plus juste, solidaire et démocratique.

Carte d'identité

Nom : Réseau d'Associations de Femmes Productrices et Entrepreneuses de Jauja - RAM-PEJ

Lieu : Jauja, Huancayo, Pérou (Andes)

Année de création :
29 décembre 2011

Statut juridique :
Asbl - Organisation de second degré

Nombre : 140 productrices

Domaine d'activités :
agropastoral (commercialisation de lait et de cochons d'Inde)

La force du travail en réseau

Constant Piscart,
coopérant pour Autre Terre asbl au Pérou

Les productrices de Jauja ont formé quatre associations avec le soutien de CEDAL, une ONG de Lima, pour améliorer leur élevage. Elles élèvent des vaches et/ou des cochons d'Inde. Pour ceux qui ne connaissent pas le Pérou, le cochon d'Inde est un plat culinaire prisé en zone andine. Une fois que les productrices sont parvenues à améliorer leurs capacités individuelles, chaque association a acheté un terrain pour y construire un centre de production destiné à un élevage collectif de cochons d'Inde et des parcelles de fourrage. Les associations regroupent trois catégories de membres, en fonction de la taille de leur cheptel : les premières élèvent une dizaine de cochons d'Inde seulement (pour leur consommation familiale), les deuxièmes en ont 50 et les troisièmes ont un élevage dépassant 100 animaux. Il en va de même pour les vaches.

En 2011, le bureau local de CEDAL est devenu une organisation en tant que telle en prenant le nom de CEDEL (Centre de Développement Local de Huancayo). Commence alors une collaboration avec Autre Terre qui a contribué à ce que les quatre associations de productrices s'organisent entre elles au sein d'un réseau. Ce Réseau de Productrices a décidé d'organiser la commercialisation collective en s'inspirant de pratiques de l'économie sociale et solidaire.

Pourquoi les productrices ont-elles créé un Réseau d'associations ?

Dans le passé les productrices vendaient individuellement le lait à des acheteurs locaux qui fixaient le prix. Grâce au Réseau, un contrat a été signé avec trois acheteurs – des petites entreprises transformant le lait en fromage.

Chaque association a désigné une promotrice chargée de collecter le lait des associées de son district et de tenir à jour un registre. Le chauffeur du camion (acheté avec l'appui du programme) réalise la tournée dans les quatre districts et charge le lait avec les promotrices. De cette manière, le Réseau est parvenu à collecter quotidiennement entre 1.000 et 2.000 litres (selon la saison). La force de cette initiative est d'avoir acquis, en organisant le système de collecte, un pouvoir de négociation plus grand que celui des productrices isolées. Le réseau peut également se permettre de contractualiser un prix fixe à l'année et de ne plus dépendre des variations du marché.

Il reste aux associations à homogénéiser leur matériel, les bidons par exemple, à maîtriser les techniques de vente incontournables pour renforcer leur pouvoir de négociation et se passer à terme de l'appui de CEDEL. Elles espèrent même un jour construire leur propre usine de trans-



formation pour être complètement indépendantes. En attendant, le travail réalisé par le réseau semble déjà avoir un impact sur le prix de vente du lait aux entreprises qui a augmenté dans toute la zone suite à l'initiative de commercialisation collective (soit 36 centimes d'euros par litre contre 30 centimes dans le passé). La différence permet de couvrir les frais de commercialisation (chauffeur, transport, etc.) sans intervention extérieure. La commercialisation a permis de créer huit emplois (à temps plein et partiel). À côté de la production de lait, chaque association gère un centre de production et un centre de collecte collectifs. Le centre de production permet d'élever les cochons d'Inde et le centre de collecte vise lui à « engraisser » les cochons d'Inde.

Un exemple de décision participative

Pour la commercialisation de lait, les promotrices du Réseau se réunissent tous les deux mois pour rendre des comptes à partir du système de registre mis en place avec l'aide de CEDEL. Lors de ces assemblées, elles prennent des décisions sur le matériel à acheter avec le bénéfice de la vente, l'application de nouvelles règles pour la collecte ou le changement du prix d'achat aux associées.

Dans chacune des quatre associations, les promotrices informent les autres associées lors d'une assemblée suivante des décisions prises par le Réseau et d'autres aspects tels que le contrôle de litres de lait ou de la qualité lors de la collecte.

Y a-t-il des freins à la participation, à la commercialisation collective ?

Lorsque le Réseau de Productrices a commencé à collecter le lait, les autres acheteurs locaux ont tenté d'influencer les associées pour qu'elles ne livrent pas le lait au Réseau. Les dirigeantes sont toutefois parvenues à convaincre les associées grâce à ce service qu'elles proposent et au capital de confiance existant au sein des associations. Malgré le changement d'acheteurs, la perte de certains lots de lait, le départ de l'ancien chauffeur et les pressions des acheteurs locaux, le Réseau a continué à collecter le lait de toutes les associées durant toute l'année, de leur offrir un prix plus avantageux et de réaliser un paiement ponctuel.

Concernant la commercialisation de cochons d'Inde, certaines associations peinent à augmenter l'élevage des centres de collecte par manque de capital qui leur permettrait d'acheter des animaux ou par manque de

fouillage. Par ailleurs, les éleveuses avec davantage de cochons d'Inde préfèrent parfois directement vendre leurs animaux à Lima.

Que mettez-vous en place pour dépasser ces difficultés (renforcement des capacités, éducation...)?

Les défis à relever par le Réseau des femmes pour atteindre une autonomie consistent à consolider leur organisation interne, explorer de nouvelles pistes pour la commercialisation telles que la transformation, l'extension de leur initiative à d'autres productrices et le développement des actions d'entraide au sein du réseau.

Les productrices cherchent également à développer le marché local de cochons d'Inde pour augmenter la demande des centres de collecte et ainsi utiliser pleinement leurs capacités. L'utilisation d'outils de gestion (registres, capacités de négociation pour la vente, reddition de comptes) et l'investissement dans leurs système de commercialisation collective (seaux, motos-fourgonnette, test-qualités, etc.) permettra au Réseau de progresser vers davantage d'autonomie.

Terre découvre le quinoa en 1969... non pas sur la lune, mais en Bolivie

Salvatore Vetro, Chargé des relations extérieures du Groupe Terre, avec le précieux concours de Godefroid Bodeüs, Jean-Marie Gresse, José Constant et Raphaël Ernst

L'ONU a proclamé 2013 « année internationale du Quinoa ». Les experts considèrent aujourd'hui que cette petite graminée a un rôle important à jouer pour éliminer la faim, la malnutrition et la pauvreté. Dans son mensuel d'octobre 1968, Terre annonçait : « une nouvelle micro-réalisation doit être financée en Bolivie, au Nord Lipez (Hauts plateaux, 3.500/4.000 mètres d'altitude). Le plan de développement vise à mettre en culture le quinoa. » Retour sur un des premiers projets de solidarité internationale mené par le groupe Terre.

Quand notre coopérant Jean-Marie Gresse rejoint Joseph Dessart¹ au Nord Lipez en 1969, le projet Bolivie n'est encore qu'un rêve. Lorsque le train à vapeur qui l'emmène sur ce haut plateau andin, situé à 3.600 mètres d'altitude, le dépose sur le quai d'une gare semblable à celles de films de far west, Jean-Marie est loin d'imaginer que des plantes puissent pousser dans ce désert de sel. Terre l'avait chargé de développer une production industrielle de chaux, mais la population locale, elle, lui a d'abord demandé d'assurer la sécurité alimentaire en soutenant la production de quinoa. Au Lipez, ne poussent que des pommes de terre, des fèves et du

quinoa. Surnommée « plante de l'inca », le quinoa offre une nourriture extrêmement riche en protéines aux populations parmi les plus pauvres du monde. Il se cultive au-dessus de 3.000 mètres, dans un sol sec composé de gravier et de sable, situé au pied des montagnes de l'altiplano. Il ne pleut que dix jours par an sur cette terre ingrate. Est-ce le soleil permanent ? Est-ce le sel qui affleure la terre ? Est-ce ce vent glacial venant des neiges éternelles des hauts sommets ou est-ce tout simplement un miracle de la nature qui permet à cette pseudo-graminée de couleur rouge de donner une nourriture si riche à ces familles qui persistent à

Cette graine, produite dans une région géographique très réduite, est une nourriture de base essentielle à la population andine. Pas question de l'en priver !

vouloir rester sur cette terre hostile ? C'est donc sur cette plante incroyable que Jean-Marie va se focaliser. Il n'est pas agronome de formation, aussi fera-t-il appel à des personnes compétentes du ministère bolivien de l'agriculture et des universités locales. Ainsi, il engagera Hernan Salinas, ingénieur agronome. La sélection d'une variété la plus productive et la plus savoureuse possible les oriente rapidement vers le « quinoa real dulce ». Exploité adéquatement avec des moyens mécaniques et organiques financés

par Terre dès le début des années 70, le real dulce s'avère quatre fois plus productif que les plantes traditionnelles. Il présente cependant une forte concentration en saponine, une substance produite naturellement par la plante pour se protéger de la vermine et des oiseaux. Une méthode de lavage efficace permettra de le rendre comestible et lui enlever ce goût désagréable de savon.

Séduits par les propriétés exceptionnelles de cette plante, des membres de Terre tentent alors l'expérience de planter du quinoa dans leur potager, ici en Belgique. Peine perdue : la plante pousse deux fois plus haut, mais ne donne pas de fruits. Certains proposent d'importer du quinoa en Europe, supposant qu'il serait rapidement adopté par les consommateurs occidentaux, friands de nouveauté et de saine nourriture. Terre a rapidement tranché et refusé catégoriquement toute importation. Cette graine, produite dans une région géographique très réduite, est une nourriture de base essentielle à la population andine. Pas question de l'en priver ! Si au début, le projet ne concernait qu'une cinquantaine de familles, il s'est rapidement étendu sur toute la province. En 1972, Raphaël Ernst, actuel administrateur délégué d'Autre Terre, arrive là-bas, avec pour mission d'organiser la structure destinée à assurer la pérennité du projet. Il fallait gérer le parc de tracteurs, organiser les formations, rendre les communautés locales autonomes. Il fallait aussi résoudre les injustices induites par une méthode archaïque de vente des récoltes. En effet, « les rescatis », intermédiaires équipés de petits camions, venaient acheter les surplus de production aux agriculteurs pour les revendre en ville. Ils fixaient eux-mêmes les prix, de

1. Joseph Dessart, originaire de Vivegnis, était prêtre en Bolivie. Il avait proposé à Terre d'y initier un projet de développement.

manière totalement arbitraire, mais payaient la marchandise cash. Terre organise alors, sur toute la province, une trentaine de coopératives – à peu près une par village – et une centrale de coopératives pour coordonner le tout et organiser la commercialisation à un prix juste.

Cette centrale existe toujours, c'est la CECAOT, acronyme de « Central de Cooperativas Agropecuarias Operacion Tierra ». Elle s'est dotée depuis de moyens industriels d'égrainage, de lavage et de séchage, elle promeut une production écologique de quinoa et en organise la vente dans les circuits du commerce bio et équitable. De nouveaux produits sont venus étoffer la gamme proposée : des flocons de quinoa pour le petit-déjeuner, du quinoa soufflé, des biscuits ou encore une boisson éner-

gétique appelée pito. Cette ONG locale est devenue une référence en Bolivie. Lors du coup d'état de Pinochet au Chili en septembre 1973, Pepe Aravena, responsable d'Emmaüs Chili, est venu au Lipez pour acheter du quinoa afin de nourrir les femmes et les enfants des prisonniers politiques. Il voulait leur offrir une nourriture saine et plus riche que la farine de blé offerte par les organismes d'aide d'urgence. C'est par wagons entiers que nos partenaires boliviens ont envoyé cette denrée rare aux plus démunis du pays voisin.

En 1975, le projet est officiellement remis à la population. Terre ne reviendra sur l'altiplano que pour développer d'autres projets industriels de chaux, ballast, borax et autres ressources locales. Mais l'aventure du quinoa ne s'arrête pas là. Sous l'impulsion de Guillaume Roelants, dernier coopérant de Terre en Bolivie,

et de son épouse Chantal Liégeois, restés définitivement là-bas, un syndicat National des producteurs de quinoa (ANAPQUI) se constitue en 1985, avec le soutien de l'ONG SOS Faim. Cette fois, ce n'est plus à l'échelle d'une province que cela s'organise mais bien à l'échelle nationale et d'autres centres de traitement voient le jour dans d'autres provinces.

Aujourd'hui, on peut acheter du quinoa ici, dans des grandes surfaces. Là-bas, la majorité de la production est vendue à l'exportation, les producteurs n'en mangent plus, ils se nourrissent de riz ou de pain, nourriture moins riche. Mais leurs conditions de vie sont meilleures. Le quinoa bio se vend à prix d'or en Europe. Des surfaces supplémentaires de culture sont grignotées

sur la montagne ; les agriculteurs de l'altiplano peuvent désormais payer des études à leurs enfants et acheter des camions et des moyens mécaniques de production. La Bolivie est d'ailleurs le premier pays exportateur de quinoa, devant le Pérou.

Des centres de recherches européens et américains testent de nouvelles variétés chez eux et tentent de comprendre pourquoi cette plante extraordinaire ne donne du fruit que sur les hauts plateaux andins. Je crains fort qu'ils découvrent ce « secret » de la nature. L'offre risque alors de rejoindre la demande et le prix diminuera, entraînant à nouveau dans la pauvreté ces populations éloignées. Pire, il ne faudrait pas s'étonner que des variétés intéressantes soient, un jour, brevetées par des multinationales agro-alimentaires, interdisant ainsi la culture aux populations qui les ont vraiment découvertes. ■

On peut acheter du quinoa ici ; là-bas, les producteurs n'en mangent plus.

Le 21 juillet 1969, j'atterrissais en Bolivie pour rejoindre le projet Nord Lipez. À ma demande, le chauffeur d'un taxi « rustico » me déposait dans un hôtel « précio medio » équipé d'une installation électrique tout aussi rustique.

En soirée, d'un pas tranquille – altitude oblige –, je remontais le Prado central, boulevard principal du centre-ville. Le ciel était limpide et lumineux d'étoiles en cette saison sèche et froide de juillet.

Sur mon trajet, un rassemblement d'indiens sur le trottoir a attiré mon attention. Je me suis approché de cet attroupement silencieux. Les femmes étaient assises, emmitouflées dans leurs ponchos colorés et coiffées de leurs petits chapeaux melons noirs. Dans ces pelotes humaines multicolores, les enfants se protégeaient du froid piquant. Les hommes, debout, impassibles portaient au dos l'ordinaire de leur chargement du jour. Leurs visages, déjà si fascinants, semblaient magnétisés, regardant tous dans une même direction. En m'approchant, je découvris la scène.

Rassemblés devant la vitrine d'un commerce d'appareils électroménagers, leur regard était hypnotisé, captivé par un écran télé noir et blanc qui diffusait le premier alunissage de l'homme sur la lune. Certains d'entre eux se tournaient vers elle et la scrutaient pour comprendre.

Les jours suivants, la presse mondiale relatait l'évènement en la titrant du même slogan : « un petit pas pour l'homme... un grand pas pour l'humanité ».

Jean-Marie Gresse

Lorsque vous vous débarrassez de vos textiles, connaissez-vous leur destination ?

William Wauters, président de Groupe Terre asbl

Parmi les récupérateurs de vêtements, on relève plusieurs types d'acteurs :

- **Les entreprises d'économie sociale** : elles sont membres de Ressources et souvent labellisées Solid'R (Terre, Oxfam ou Les Petits Riens par exemple); elles visent une plus-value sociale, notamment en termes d'emploi local.
- **Les entreprises privées** : elles sont membres de la fédération Coberec (Curitas par exemple) ; elles visent le profit uniquement.

- **Les (pseudo-)associations ou entreprises privées qui collectent sans enregistrement régional et/ou sans accord communal** : ce sont des opportunistes qui visent un profit rapide sans se soucier des lois; elles organisent des collectes porte-à-porte annoncées par la distribution d'un tract et placent également des bulles à vêtements. Au moment de vous défaire de vos vêtements, veillez à faire un choix en toute connaissance de cause. Dans



tous les cas, ne donnez pas vos textiles usagés aux opportunistes et mal-faiteurs. Ils portent un préjudice grave aux opérateurs réguliers qui offrent depuis des années un service de collecte gratuit à la population.

Si vous recevez un tract annonçant une collecte de vêtements, vous pouvez vérifier si celle-ci est légale auprès de Terre asbl ou de votre administration communale.

Brèves

Terre asbl vient d'ouvrir sa 17^e boutique de vêtements de seconde main à Namur !

Vêtements de qualité à petits prix toute l'année.

Rue des Carmes, 56 – 5000 NAMUR

Tél : 081/41.38.79

www.terre.be

Heures d'ouverture : du lundi au samedi de 10 à 18h

Du 17 au 21 juin

Soirées-débat avec la Coopcarmo

Dans le cadre des soirées Vin-Fromage organisées par Oxfam Magasins du Monde, Hada, responsable de la Coopcarmo, partenaire d'Autre Terre au Brésil, témoignera autour du thème « La qualité baisse, les déchets augmentent : qui en paie le prix ? Comment résister ? ».

Toutes les dates et les lieux sur www.autreterre.org

Du 19 au 21 juillet – Spectacles du groupe Kontra-GaPi (musique contemporaine et danses ethniques des Philippines)

- Vendredi 19 juillet, 20h00, Spa, Centre Jeune, rue Hanster, 6
Concert (Vitrines des Francos, entrée libre)
- Samedi 20 juillet, Spa, Eglise Notre-Dame et Saint-Remacle, rue Xhrouet 2
18h00 - Accompagnement musical de la messe
19h30 - Concert en faveur du projet solidaire du chœur « Erato Singers » aux Philippines (durée : 1h30, entrée libre)
- Dimanche 21 juillet, 15h30, Eupen, Werthplatz (open air)
Volksfest zum Belgischen Nationalfeiertag, Konzert in zwei Teilen
Emmanuel Yap : eyap2@yahoo.com ou 0497/31.92.44
Jean-François Fontaine : jffontaine@voo.be ou 0479/66.16.38

7 et 8 septembre – Fête des Solidarités - Namur

Autre Terre participe à la Fête des Solidarités à la Citadelle de Namur, venez nombreux !

Infos : www.lafetedessolidarites.be

14 et 15 septembre

Belgium Paracycling 2013 - Herstal

Cette année encore, Autre Terre est partenaire de la plus grande épreuve paracycliste organisée en Belgique.

Plus qu'une simple compétition, le Belgium Paracycling souhaite également mettre en évidence la solidarité tant Nord-Sud qu'entre personnes à mobilité réduite.

www.autreterre.org - didiersimons@hotmail.com - 0497/30.75.41

20 et 21 septembre – Tempo Color – Liège (centre-ville et Place des Carmes)

Ce festival liégeois nous invite chaque année à réfléchir sur nos modes de consommation et de production ainsi qu'aux enjeux de la solidarité. Lors de cette 12^e édition, Autre Terre sera présente pour participer aux interpellations du public sur la question des déchets. Une multitude d'activités seront au programme : concerts, théâtre de rue, exposition mais aussi le marché « Court-circuit » qui est présent pour la 2^e année.

www.temnocolor.be

21 septembre – « The Meal »

Autre Terre participe avec le collectif Semer le Futur à l'événement international « The Meal » en soutien aux agriculteurs locaux.

www.semerlefutur.be

« Notre véritable vocation
[...] n'est pas de produire
et de consommer sans fin,
mais d'aimer, d'admirer et de
prendre soin de la vie sous
toutes ses formes. »

Pierre Rabhi



Kontra-GaPi

Du 19 au 24 juillet 2013

Un spectacle de musiques contemporaines
et de danses ethniques des Philippines

terre

est une publication destinée à promouvoir l'économie sociale et solidaire
à travers des initiatives ainsi que des réflexions du Nord et du Sud.

Abonnement gratuit sur simple demande

T : +32 (0)4 240 68 48 - E : info@autreterre.org

www.autreterre.org - www.terre.be - www.entreprendreautrement.be



Ne me jetez pas,
faites-moi circuler auprès
de vos proches !